

## Voix et chapitres

## Laurent Binet: la sémiologie version polar

«La septième fonction du langage», fontaine de savoirs et de rires, ressuscite en vrac l'intelligentsia des années 70-80

Katia Berger

Les plus jeunes y puiseront une louche d'enseignements, les plus vieux une pleine rasade d'éclats de rire. La combinaison est assez rare pour être soulignée: après lecture de *La septième fonction du langage*, vous mourrez à la fois moins tristes et moins cons. Manuel d'histoire, vulgarisation théorique et florilège de caricatures, le polar de Laurent Binet est tout cela d'une traite. Construit comme une cathédrale qui mettrait en œuvre les dogmes pronés par les tenants de la French Theory, il se lit l'étrécille à l'œil et la gorge déployée.



L'auteur français Laurent Binet. J.F. PAGA

Le pitch? Tout commence avec la mort du sémiologue parisien Roland Barthes, renversé par une camionnette de blanchisserie devant chez lui le lundi 25 février 1980, alors qu'il venait de déjeuner avec François Mitterrand. Jusque-là, rien que du fait brut. Or Laurent Binet ouvre le robinet de l'affabulation en émettant l'hypothèse d'un meurtre sur fond de campagne présidentielle - dont l'issue allait bientôt évincer un Giscard de plus en plus fébrile. L'auteur de *Mythologies*, des *Fragments d'un discours amoureux* ou de *L'Empire des signes* aurait détenu un manuscrit capable de changer la face du monde, suscitant par là la convoitise de la classe politique dans son ensemble, avec détours par la KGB, une connexion bulgare, de mystérieux japonais, et surtout cette société secrète de rhétorique, le Logos Club, où les joutes oratoires se soldent par l'amputation d'une phalange infligée aux perdants. On est aux franges de James Bond et de *Roman de la rose*. Du reste, son auteur Umberto Eco fait l'aller-retour entre son statut de personnage et d'inspirateur de ce reportage dans les coulisses de l'analyse.

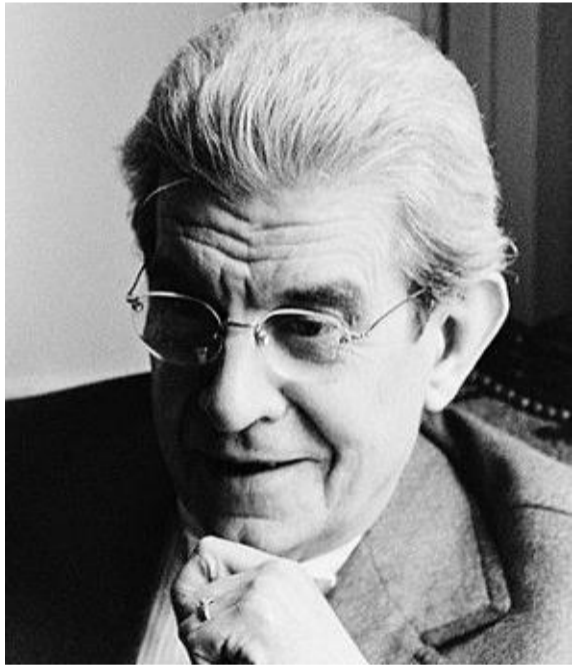
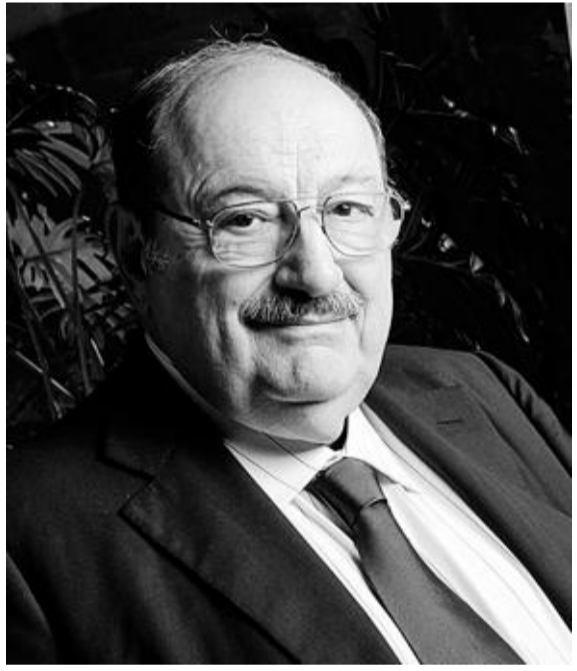
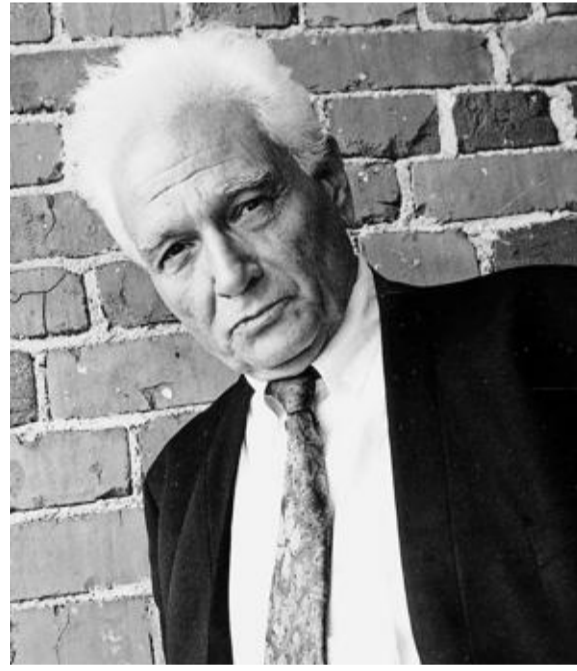
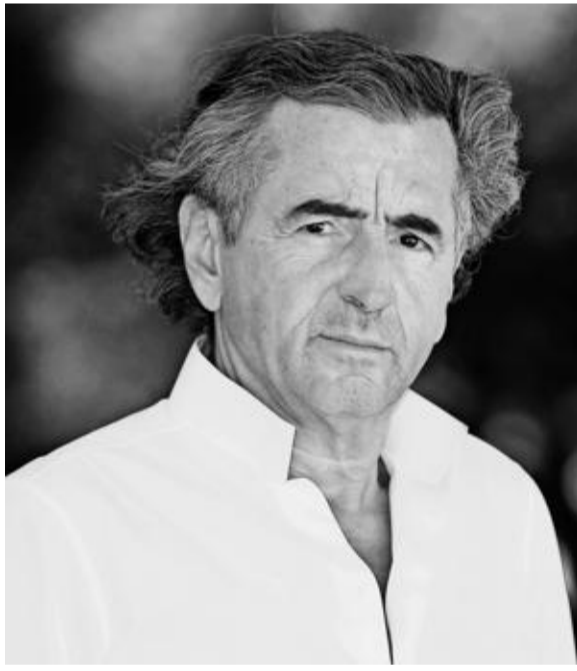
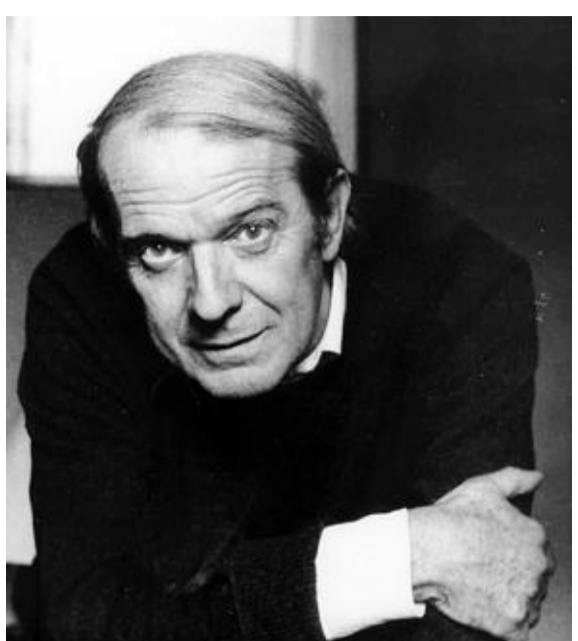
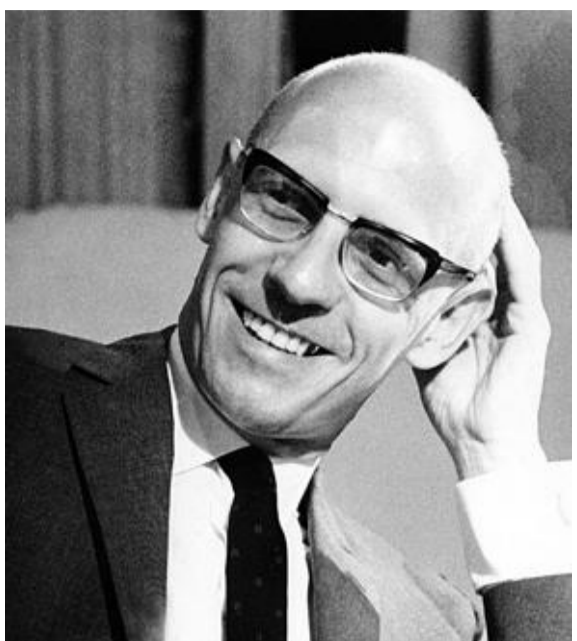
Le tant recherché document en forme de Graal recoupe le titre du présent thriller: une faculté du langage à «convaincre n'importe qui de faire n'importe quoi», et qui

viendrait s'ajouter aux six autres fonctions (référentielle, phatique, poétique...) définies en 1963 par le linguiste Roman Jakobson dans son *Essai de linguistique générale*.

Pour mener une enquête aux ramifications tentaculaires, le commissaire Bayard, un ignare mais un ignare fûté, s'adjoint les services de Simon Herzog, jeune linguiste chargé de cours à Vincennes, qui lui sert de décodeur quand les références des témoins se font trop savantes. De fausse course-poursuite dans la lagune de Venise en vrai colloque de *Romance studies* à la Cornell University d'Ithaca (USA), le récit tisse fiction et réalité en appliquant les méthodes mêmes qui fondent la sémiologie: l'interprétation tous azimuts des signes qui parsèment le monde. De telle sorte que Simon, notre *Mentalist* à la sauce intellectuelle, finit par craindre d'être «concoincé dans un putain de roman». Voilà pour l'un des nombreux effets de mise en abyme.

Tandis que Binet reconstitue l'époque *Gaby oh Gaby* de Bashung, *Killing an Arab* de Cure ou *Gimmel Gimmel Gimmel* d'Abba, il compile, en plus de son digest du structuralisme, un bottin mondain dont il n'hésite pas à écorcher les fines fleurs. Bienvenue aux partouzes, délires mégalos, scènes de troussage gay ou de castration publique, et autres «la maîtresse de Lacan caresse de son pied nu la braquette de BHL qui bande sans broncher»... Certaines cibles, plus narcissiques, plus littéraires ou simplement plus en vie que d'autres, ont piqué la mouche: en tête Philippe Sollers et Julia Kristeva - «mais non, mon chéri, tu ne peux pas venir avec moi. C'est réservé aux universitaires et tu détestes qu'on t'appelle Monsieur Kristeva». Bref, si un souci d'exhaustivité surcharge parfois le récit, *La septième fonction*... fait la démonstration magistrale que la pensée n'est jamais qu'haletante et hilarante en même temps.

«La septième fonction du langage» Laurent Binet, Ed. Grasset, 495 p.



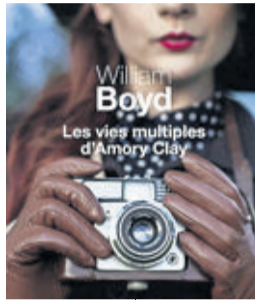
## L'intelligentsia des eighties ressuscitée

Tous les penseurs qui comptent en 1980 sont convoqués par Laurent Binet dans «La septième fonction du langage». Dans le sens des aiguilles d'une montre: l'écrivain Philippe Sollers, son épouse la philologue Julia Kristeva, les philosophes Michel Foucault et Gilles Deleuze, le psychanalyste Jacques Lacan, l'érudit Louis Althusser, le philosophe Jacques Derrida et son benjamin Bernard-Henri Lévy, ainsi que le marxiste Louis Althusser. Le gotha in extenso de ce qu'on appelait la French Theory - aux noms précités, il faut donc en ajouter d'autres - chacun avec ses mœurs sexuelles, ses tics langagiers, ses stratégies égocentriques, a un rôle à jouer dans le meurtre (fictif) de la figure tutélaire de ce thriller structuraliste: le sémiologue Roland Barthes, mort le 26 mars 1980 des suites d'un accident survenu en bas de chez lui un mois plus tôt. AFP/EPA GALLIMARD/CORBIS/LEHTIKUVA/DR

## Littérature

William Boyd: le jour où l'Anglais mythomane devint une femme

Jusqu'ici, William Boyd, 63 ans, traçait sa route en littérature dans une atmosphère de mâle camaraderie. L'humour britannique en bandoulière, l'écrivain note que pour la première fois, dans *Les vies multiples d'Amory Clay*, il s'est laissé séduire par une héroïne synonyme d'absolu



féminin. Chez ce fils de bonne famille, le goût de la mystification s'enracine dans la fuite de la banalité éphémère et la quête d'une vérisimilitude durable. «J'essaie de rendre mes élocubrations si vraies que j'en oublie qu'elles relèvent de la fiction», confiait-il un jour, découragé par l'opacité de la condition humaine ordinaire. En 1987 déjà, *Les nouvelles confessions* mettait en scène un cinéaste fictif, John James Todd, sur trois quarts du XXe siècle. Cinq ans plus tard, avec la complicité de David Bowie, le facétieux lançait Nat Tate, artiste né sous le signe d'un poisson d'avril. Le peintre sortait de l'anonymat avec armes et bagages, équipé d'une biographie, d'une œuvre expressionniste abstraite et d'albums de photos. Boyd avait lui-même exécuté les toiles. Vexé d'avoir été dupé, le milieu British en conçut une vive méfiance à l'encontre du romancier farceur.

De toute manière, le cosmopolite adore brouiller les pistes jusqu'à enfumer ses contemporains. Ses airs d'intello dégarni masquent un gentleman-farmer dans son vignoble de Bergerac, où l'esthète produit un Château Pécachard 100% cabernet franc. L'an dernier, ce francophile faisait son cinéma en se glissant dans la peau de O07, composant *Solo* à la manière de Ian Fleming, une mission cadrée jusqu'à la dernière goutte de Martini Dry pour James Bond et les listes de best-sellers. Le bougre s'affiche aussi scénariste, du *Chaplin* de Richard Attenborough au *Tante Julia et le scribouillard* de Peter Falk. S'il faut la peine de mentionner ces états de service, c'est pour prévenir. *Les vies multiples d'Amory Clay* (Sweet Caress), saga romanesque d'une photographie fantasque et intrépide, ne contient pas une once de blquette doucereuse. En agent infiltré sous les matelas de la bourgeoisie parisienne, puis dans les zones arty ou interlopes d'Europe, d'Asie et d'Amérique, jusqu'à son retour dans la France occupée de la Seconde Guerre mondiale, sa diabolique espionne le siècle dernier du bout de ses caméras et de son âme. Cette fois, il invite à s'enfoncer avec délices dans une histoire aux précisions

moelleuses qu'un chaud duvet aérien. William Boyd détaille sa créature jusqu'à lui esquisser une épitaphe, «Amory Clay, photographe, née le 7 mars 1908, décédée le 23 juin 1983 (de sa propre main)». De son prénom masculin, parce que la famille aurait préféré un garçon, au profil

pénien de son premier amant, en passant par la moindre de ses angoisses chloroformées au gin, ce destin est scruté avec un réalisme sidérant.

Le fouineur de destins qui aurait pu être avoue avoir couru les brocantes en Dordogne, pillé eBay, etc., en quête de photographies d'époque qui en appelleraient autant à Lartigue qu'à Brassai ou Cartier-Bresson. Le collectionneur théoriste même sur la proximité des disciplines, l'écriture comme la photographie permettant de figer l'action par un arrêt sur image, ou de l'incruster dans un plan large.

D'authentiques figures célèbres, Annemarie Schwarzenbach, Diane Arbus ou Rebecca West, traversent *Les vies multiples*, accréditant encore la suspension entre fiction et faits. Un obscur Jean-Baptiste Charbonneau, décrit comme un diplomate écrivain, s'avère plus problématique. Et pour cause, il n'a pas plus existé qu'Amory Clay. Des clichés anciens pourtant, insérés dans le texte, témoignent des hauts faits de la reporter, dont le style artistique s'affirme de la provocation primairesuivante à la sensualité élégante. William Boyd et sa divine complice, Amory Clay, il devint toute une vie. Plurielle, évidemment. **Cécile Lecoutre**

«Magnifiques réalisations «photolithérées». Voir l'Américain Richard Powers, qui, frappé par une photo d'August Sanders sur une route de campagne, à la veille de la Première Guerre mondiale, livrait *Trois fermiers s'en vont au bal*. Ou le saisissant *Extrêmement fort et incroyablement près* de Jonathan Safran Foer. Ou encore, cet automne, la romancière Isabelle Monnin et le musicien Alex Beaupain fixant 250 photographies d'une famille ordinaire, de 1960 à 2000. *Les gens dans l'enveloppe* (Ed. JC Lattès). A l'heure des *selfies*, ce quart d'heure de célébrité intrigante. Chez William Boyd et sa divine complice, Amory Clay, il devint toute une vie. Plurielle, évidemment. **Cécile Lecoutre**

«Ce type de dédic à pu développer de magnifiques réalisations «photolithérées». Voir l'Américain Richard Powers, qui, frappé par une photo d'August Sanders sur une route de campagne, à la veille de la Première Guerre mondiale, livrait *Trois fermiers s'en vont au bal*. Ou le saisissant *Extrêmement fort et incroyablement près* de Jonathan Safran Foer. Ou encore, cet automne, la romancière Isabelle Monnin et le musicien Alex Beaupain fixant 250 photographies d'une famille ordinaire, de 1960 à 2000. *Les gens dans l'enveloppe* (Ed. JC Lattès). A l'heure des *selfies*, ce quart d'heure de célébrité intrigante. Chez William Boyd et sa divine complice, Amory Clay, il devint toute une vie. Plurielle, évidemment. **Cécile Lecoutre**

William Boyd «Les vies multiples d'Amory Clay». Ed. Seuil, 517 p.

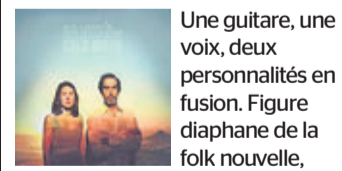
## Top 5 des meilleures ventes

- LIVRES**
- Le livre des Baltimore**  
Joël Dicker - De Fallois
  - Le charme discret de l'intestin. Tout sur un organe mal aimé**  
Giulia Enders - Actes Sud
  - Millénaire IV - Ce qui ne me tue pas**  
David Lagercrantz - Actes Sud
  - Montecristo**  
Martin Suter - Bourgois
  - Gault & Millau - Suisse - 2106**  
Ringier Romandie
  - Cd**
  - Lay low**  
Lou Dolion
  - Rattle that rock**  
David Gilmour
  - Chambre 12**  
Louane
  - Corsu mezu mezu**  
Collectif
  - Honey moon**  
Lana Del Rey



## La sélection de la rédaction

## Folk



Une guitare, une voix, deux personnalités en fusion. Figure diaphane de la folk nouvelle, tendance jardinage et littérature mystique, la délicate Alela Diane revient aux affaires après un passage à vide. Ce que vivait au même moment le guitariste Ryan Francesconi. Ils se sont mis ensemble, grand bien leur fit. Au dépeuplement des arrangements, splendifères, le chant habité de la Diane répond en lançant des traits parfois bien plus soul qu'il n'y paraissait hier. Joni Mitchell n'est jamais loin. Les braises couvent. L'histoire peut reprendre. Mystique, on vous dit. Une réussite. **F.G.**

«**Cold Moon**»  
Alela Diane & Ryan Francesconi  
**Believe**

## Rock



Après un premier album plein de promesses, un live abrasif et un chouette concert au Paléo cet été, revolié celui que d'aucuns considèrent comme le renouveau du blues, voire le sauveur du rock. Dans ce nouveau disque au gros son huileux taillé pour les stades, Gary Clark se permet de louables escapades soul, gospel et hip-hop. Il fait hurler sa guitare à qui mieux mieux, enchaîne les riffs plombés, tout en dégainant à l'occasion un suave falsetto façon Prince d'antan. Parfait, donc. Manque pourtant un ingrédient majeur à cette belle entreprise: de bonnes chansons. Ah, zut alors! **F.G.**

«**The Story of Sonny Boy Slim**»  
Gary Clark Junior  
**Warner**

## Pop



Pour qui aime la pop glamour, les claviers languides, comme le charme surnané du *Life on Mars* de Bowie, voici qui comblera en profondeur le besoin de frémissements retenus. Il s'appelle Rover, ce Français atypique, figure replète et distanciée. Un artisan discret, remarqué sur l'homonyme *Rover* en 2012, qui nous revient ici dans une formule des plus saisissantes. Avec deux perles au moins: *HCYD*, dont la mélancolie tenace évoque les ballades post Elvis de Chris Isaak et les climats brumeux de Mercury Rev, ainsi que le plus sombre *Along*, boutargue délicieusement insidieuse entre Prince et les Pink Floyd. **F.G.**

«**Let it Glow**»  
Rover  
**Cinq7**

## Pop



«Auf wiedersehen, baby, bon débarras!» Et welcome John Grant, chanteur pop à l'humour cinglant. Leader de feu les Czars, le franc-tireur livre son 3e solo. Un album hybride, marqué (parfois) par deux grands inspireurs: David Bowie, toutes époques confondues, que ce soit rock, funk ou bizarre, et The Divine Comedy, reconnaissable dans les inflexions vocales, extrêmement lyriques, de Grant. Un exemple? *Global Warming* («Réchauffement planétaire»), ballade frisant la catastrophe kitsch, le mauvais goût. Mais dont le résultat, baby, est à tomber par terre! **F.G.**

«**Grey Tickles Black Pressures**»  
John Grant  
**Bella Union**

## Des plumes au poil

## Recueil poétique

## Poésie déliée et tripale

Les lecteurs de la *Tribune de Genève* et de *24 Heures* apprécieront la verve politicienne acérée de Jean-Noël Cuénod, qui a longtemps été leur correspondant à Paris, après avoir accompli une longue carrière de journaliste de locale à la *Tribune*.



Ponctuellement, il continue de nous livrer depuis la France des chroniques avisées, après avoir pris les rênes du mensuel romand *La Cité*. Parallèlement, ce brillant confrère, né à Genève en 1948, poursuit une carrière littéraire: scénarios de téléfilm, essais historiques, un roman, et sept livres

poétiques. Dans un huitième opus qui vient de paraître à Saint-Denis, il nous rappelle que «la poésie, c'est simple comme bonjour; comme un jour qui se lève et dont il ne faut rien attendre d'autre que l'imprévu». Dans un vers libres et aériens, il fait entendre que nos pulsations pour la femme aimée ne se mitonnent pas seulement dans notre cœur. **Gilbert Salem**

«**Entraîles célestes**»  
Jean-Noël Cuénod  
**Edilivre, 100 p.**

## Album enfants



Il aurait eu 100 ans aujourd'hui! Ecrivain et dramaturge, Arthur Miller a aussi écrit un livre pour la jeunesse. Le seul et unique qu'il ait fait, destiné à l'aînée de ses enfants. L'auteur traite avec sensibilité des différentes étapes à franchir pour grandir et du temps qui passe. Le fil conducteur du récit est une simple couverture toute douce, offerte à Jane à sa naissance. Ce carré rouge devient vite son doucou. Mais plus la fille grandit, plus l'étoffe s'use et rapetisse, sans que diminue pour autant l'attachement de Jane à ce condensé de douceur. Mais il faut savoir grandir! Le texte est porté par des illustrations chaleureuses. **F.NY**

«**La couverture de Jane**»  
Arthur Miller, Sandrine Borini  
**Gallimard jeunesse, dès 5 ans**

## Lexique



Voilà un petit bouquin exqu coast qui recense vilains anglicismes, helvétismes rigolos, âneries courantes dans l'écriture du français et autres tics lexicaux contemporains. On doit ce catalogue à la fois pédagogique et espigle à des «pères virgules», correcteurs dans la presse romande, qui au fil des années ont épinglé les expressions erronées et mots mal à propos qu'ils rencontraient. Doit-on dire vénénéux ou venimeux? Déodorant ou désodorisant? Invasif ou envahissant? Basique ou fondamental? Le collectif Plonk et Replonk illustre l'affaire de 80 planches exqu coast. **J.EST.**

«**Petit lexique des belles erreurs de la langue française**»  
Collectif  
**Ed. Loisirs et pédagogie**

## Polar



Pour le dernier volet de ses aventures, le journaliste gaffeur Zack Walker n'en rate pas une. Volant aider son ex-voisine Trixie, qui tient un donjon sado-maso, il se retrouve impliqué dans un chantage contre un confrère, un meurtre et une extorsion de fonds. L'écriture de Linwood Barclay, pétillante, drôle et aigrelette, pardonne les excentricités. Et comme le thriller est bien construit, entre Ukrainiennes gérant un fast-food insalubre, gang de bikers prêt à tout et vie de famille compliquée pour Zack, on se laisse séduire par cette mauvaise influence. **D.MOG.**

«**Mauvaise influence**»  
Linwood Barclay  
**Ed. Belfond Noir, 376 p.**

## Bande dessinée



On a déjà dit dans ces colonnes tout le bien qu'on pensait dire des histoires concoctées par Wilfrid Lupano, scénariste à suivre avec attention. Dans la foulée de l'excellent *Traquemaque*, cet ex-barman s'attaque à un classique du conte pour mieux le détourner. Il était une fois... sept nains, bouffons et amuseurs à la cour du roi. Pour l'anniversaire de Blanche, la fille chérie du monarque, ils avaient mis le paquet. Hélas pour eux, une blague de trop va faire basculer leur destin. Imaginatif et irrégulier, l'album *7 nains* marque le début de la troisième saison d'un concept à succès lancé par l'éditeur. Guy Delcourt autour du chiffre 7. **PH.M.**

«**7 nains**»  
Lupano et All  
**Ed. Delcourt, 64 p.**

## Voix et chapitres